

Face à farce

Réjean Bédard, Hélène Desperrier et Maureen Martineau

Numéro 55, juin 1990

Humour et rire

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/26976ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Bédard, R., Desperrier, H. & Martineau, M. (1990). Face à farce. *Jeu*, (55), 101–105.

face à farce

Et si le personnage comique pouvait parler en dehors de ses répliques. Quels sont les secrets de son art? Sait-il seulement ce qui fait rire? Réjean Bédard, Hélène Desperrier et Maureen Martineau du Théâtre Parminou ont rencontré chacun de leurs personnages en face à farce.

drôlement vrai

Trash — Quoi?... Queussé... Quess-tu fas là toé?... Queuss-tu m'veux encore?

Réjean — On m'a demandé d'écrire pour la revue *Jeu* un court article sur l'humour. J'ai pensé à toi tout de suite...

T. — T'es vraiment pas capable de rien faire tu-seul toé.

R. — Ben tu m'inspires, c'est vrai.

T. — L'humour?

R. — Oui. Le mécanisme de la création du comique plus précisément.

T. — C'est *Jeu* que ça s'appelle l'affaire?

R. — Oui c'est ça. Une revue qui traite du théâtre tant sur le plan théorique que critique et qui se veut un lieu de réflexion pour...

T. — O.K. O.K. Quessé qui faut j'fesse là?

R. — Que tu me poses des questions sur le ou les processus de création du comique au Théâtre Parminou. Une sorte de vision de l'intérieur, tu comprends?

T. — C'tu vraiment nécessaire ça là?

R. — Trash, c'est ton créateur qui te le demande.

T. — O.K. O.K. ... Bon ben eee... ça faque... tu veux que j't'interviewe: comment ça s'fa que l'monde rit de toé? Pi comment ça s'fait que tu gagnes ta vie avec ça?... C'tu ça qui faut que je te demande?

R. — C'est bref un peu, mais en gros c'est ça. Alors voilà : Pourquoi les gens rient-ils? Comment



«Tu veux que je t'interviewe?»

«L'humour?...»

se fait-il que Ti-Zoune junior titubant dans son escalier a fait rire la province au grand complet pendant si longtemps? Comment se fait-il qu'André-Philippe Gagnon attire autant les foules, que *Broue* fête son onzième anniversaire? Qu'y a-t-il de commun entre ces performances?

Au départ, une fabuleuse maîtrise de la part des comédiens, un grand désir de séduire, une technique de scène à toute épreuve. Mais cela explique-t-il tout?

Tout vient de l'intérieur. Il ne suffit pas de créer des situations absurdes, des clowns, des Monsieur-Madame-Tout-le-Monde, des textes surréalistes, des scénographies symboliques. Pour provoquer le rire, il faut savoir interpeller le public.

Trash, personnage de *Salut vieille branche!* du Théâtre Parminou, joué par Réjean Bédard.
Photos : René Houde.

«Le showbiz, c'est rien que des menteries.»

Une situation complètement loufoque ne provoquera le rire que si le spectateur s'y reconnaît. Tout l'art des grands créateurs réside dans la justesse de l'interprétation de la réalité. Le moyen le plus facile pour atteindre cette justesse, c'est sûrement de passer par soi. Les personnages les plus pertinents sont ceux que l'on découvre en nous-mêmes. Ils sont tous là, il s'agit d'aller les chercher. Après une telle démarche, il nous arrive souvent de croiser un de ces «personnages» dans la rue. On peut se faire aider par «l'extérieur», on peut s'inspirer de quelque chose que l'on a vu, mais l'essentiel c'est de tout ramener à soi pour que la magie se crée sur scène. Les imitateurs en sont le meilleur exemple. Une imitation ne sera parfaite que si elle est interprétée.

Excuse-moi, dormais-tu?

T. — Non, non. J'réfléchissais. Ça s'peut pas ton affaire. Tu m'niaises certain. Le showbiz c'est rien que des menteries. Tu fais semblant tout l'temps. Tu gagnes ta vie à faire semblant.

R. — Oui. Mais je fais «vraiment» semblant. Par exemple, j'arrive à être vraiment toi. Tu ne me ressembles pas tellement pourtant. Tu es un bum analphabète complètement vulgaire et un brin dégénéré, alors que moi je ne suis pas ça du tout...

T. — Tabarnak! C'tu une claque sa yeule que tu veux... J'peux t'arranger ça.

R. — Ben non, retiens-toi. C'que j'veux dire c'est que tu ne feras jamais rire personne si t'es pas vrai.

Te rappelles-tu le jour où on est entrés en scène, déguisés en poubelles. On représentait un étudiant du secondaire en allégé. Sur l'air de «Je ne suis qu'une chanson» de Ginette Reno, on a chanté :

Mais moi je ne suis qu'un vieux débris
Un crotté, un hostie de pourri.

La salle était morte de rire parce que même si on avait l'air complètement absurdes, les gens ont reconnu la situation. C'était vrai, donc c'était drôle.

T. — C'est vrai que c'était drôle.

R. — C'était drôlement vrai.

réjean bédard



Blanche et Omer Veilleux, personnages de *Ô travail* du Théâtre Parminou, interprétés par Hélène Desperrier et Yves Dagenais. Photo : Marc Tardif.

rire blanc

Hélène — Selon toi Blanche, qu'est-ce qui fait rire?

Blanche — Ce qui est drôle!

H. — Oui, mais qu'est-ce qui est drôle?

B. — Ce qui fait rire!

H. — Sérieusement Blanche!

B. — Sérieusement, je fais rire parce que je suis drôle; je suis drôle parce que je fais rire.

H. — On a travaillé ensemble principalement dans *Ô travail* en 1978-1979. C'est

vrai que tu faisais beaucoup rire le public avec tes airs de supériorité, ton arrogance et ton autorité, comme tes comparses, Jérôme Larrivée et Charles Blanbec. Ensemble, vous formiez un bon trio de clowns blancs.

B. — Évidemment. Je suis la plus drôle.

H. — D'accord, d'accord... mais peux-tu m'expliquer ce qui chez toi fait rire le public?

B. — La caricature, le perpétuel combat de sarcasmes entre les trois clowns blancs, leurs reparties très vives, leur côté baveux, même envers le public.

H. — Le ridicule aussi, non?

B. — Oui, je te le concède. Le clown blanc, dans la dynamique clownesque, c'est celui qui dirige, qui raisonne, qui se croit au-dessus de tout. Alors quand il se fait avoir, c'est encore plus drôle. Imagine-toi Margaret Thatcher recevant une tarte à la crème en pleine figure. Le monde s'écroulerait de rire... ou encore le pape s'enfargeant dans sa soutane... ou Claude Ryan lâchant un pet bruyant devant Denise Bombardier qui continuerait l'entrevue mine de rien, en portant un mouchoir à son nez.

H. — C'est vrai que de voir la reine Élisabeth se faire ch... sur la tête par un oiseau, c'est beaucoup plus drôle que pour le commun des mortels...

B. — ... parce qu'elle se prend très au sérieux! C'est simple.

H. — Le public aime voir les infailibles devenir faillibles.

B. — Ça déclenche le rire. Au Québec, on a beaucoup exploité le comique du clown rouge, de l'auguste, par exemple, avec Olivier Guimond, La Poutine, Dominique Michel. Mais on a beaucoup moins développé le comique du clown blanc; on se contentait de jouer le *straight man* (ou la *straight woman*) servant de faire-valoir au clown rouge. Et pourtant, quoi de plus drôle qu'un clown blanc qui se fait prendre! L'originalité et la force du spectacle *Ô travail*, c'est d'avoir suivi cette piste.

H. — Pourrais-tu me rappeler une situation ou un gag de ce spectacle qui marchait à tout coup?

B. — En voici un facile à raconter. J'arrive en calèche avec mes deux acolytes, Jérôme et Charles, pour inaugurer une nouvelle route que nos ouvriers viennent de terminer. Avec «glamour», on porte un toast, on coupe le ruban, bref on pose pour la galerie. Après avoir amplement souri aux photographes, j'annonce aux journalistes qu'il nous faut partir, car des affaires importantes nous attendent. Je viens pour m'excuser... mes deux pieds sont pris dans l'asphalte... J'essaie de sauver la face, mais Jérôme et Charles doivent venir m'aider à me sortir de là.

H. — Et tout ça avec élégance!

B. — Naturellement! C'est pas parce qu'on est ridicule qu'on perd sa classe.

H. — J'espère qu'on aura l'occasion de retravailler ensemble toi et moi.

B. — J'espère. Mais je t'en supplie, plus de théâtre populaire, et choisis mieux tes salles!

H. — Où aimerais-tu jouer?

B. — Au Stade olympique. Si le Pape l'a fait... pourquoi pas moi?

hélène desperrier



Lucien Martel (joué par Maureen Martineau), personnage de *Bonne crise* Parminou. Photo : Bertrand Sylvain.

autoportrait de lucien martel

Il est fort probable qu'en le voyant la première fois, il vous rappelle vaguement quelqu'un que vous connaissez. C'est voulu. Il est une *persona*, un «prototype social» cumulant un ensemble de signes rapidement déchiffrables. Son milieu de vie et de travail est inscrit sur son visage :

«Lucien Martel, ouvrier dans un atelier de meubles.

Célibataire, 50 ans, fume des rouleuses de marque Player's.»

Dès qu'on le voit, on le croit. Même si on ne l'a pas vu depuis très longtemps, on se souvient toujours de lui. Pourquoi? Il sait faire rire. Son secret? Il est plus vrai que vrai. Et pourtant, il a été créé de toutes pièces et est joué par une femme.

Son sourire est emprunté à un commis de boulangerie, sa démarche vient d'un dessin animé, son humour d'un vieil oncle.

Mais Lucien Martel ne peut se réduire à une addition de signes. Pour que sa magie opère, il faut l'étincelle qui soude tous ses morceaux en un. La lumière qui le rend vivant jaillit du plaisir du jeu, dans le corps à corps parfait entre l'actrice et son personnage.

Il réussit à faire rire le public en le déstabilisant par sa naïveté aussi outrée que son costume. Il le bouscule par sa candeur. Son émotion comique libère celle des foules.

C'est un personnage qui s'improvise avec un auditoire. Toujours aux aguets des réactions des spectateurs, il adapte son texte et explore toutes les situations.

On dit aussi de lui qu'il est «familier», non dans le sens de vulgaire, mais plutôt «de la famille». Il crée un climat d'intimité avec le public. Son jeu est ouvert. Il joue en clin d'œil, prend la salle à témoin. Il établit un lien de complicité dès le départ avec les gens. Lorsqu'il les accueille dans le hall d'entrée, c'est comme s'il les connaissait déjà.

Il n'a pas toujours besoin d'une scène. Il porte le théâtre en lui, avec lui, dans la salle, dans la rue, dans un colloque, un congrès, une manifestation, une fête.

«Il est un personnage du théâtre d'intervention, quelqu'un à connaître.»

maureen martineau